

LITURATERRE¹*enregistrement**édition*

Ce mot, que je viens d'écrire, intitule ce que je vais vous offrir aujourd'hui. Il faut bien, puisque vous êtes convoqués là, que je vous lance quelque chose. C'est évidemment inspiré par l'actualité. C'est le titre dont je me suis efforcé de répondre à une demande qui m'a été faite d'introduire un numéro qui va paraître sur "Littérature et Psychanalyse".

Ce mot, *lituraterre* — je l'ai inventé —, se légitime de *L'Ernout et Meillet*. Il y en a peut-être ici qui savent ce que c'est: c'est un dictionnaire dit étymologique du latin — ce qui n'est pas complètement vrai. Cherchez à *lino*, *litura*, vous trouverez, et puis *liturarius*. Il est bien précisé que ça n'a rien à faire avec *littera*, la lettre. Que ça n'ait rien à faire, moi je m'en fous. Je ne me soumetts pas forcément à l'étymologie quand je me laisse aller à ce jeu de mots dont on fait à l'occasion le mot d'esprit, le contrepet dans l'occasion évident en revenant aux lèvres et le renversement à l'oreille.

Ce n'est pas pour rien que quand vous apprenez une langue étrangère, vous mettez la première consonne de ce que vous avez entendu la seconde, et la seconde, la première.

Donc ce dictionnaire, qu'on s'y reporte, m'apporte auspice, d'être fondé du même départ que je prenais d'un premier mouvement, d'un départ au sens de réparti, départ d'une équivoque dont Joyce — c'est James Joyce dont je parle —, dont James Joyce glisse de *a letter* à *a litter*, d'une lettre — [à Viki?] — à une ordure.

Il y avait, vous vous en souvenez peut-être, mais très probablement vous n'en avez jamais rien su, y avait une mécène qui lui voulait du bien, qui lui offrait une psychanalyse, et même que c'était de Jung qu'elle la lui offrait.

Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné puisqu'il allait tout droit, avec ce *a letter*, *a litter*, tout droit au mieux de ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin.

A faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore — vous vous souvenez peut-être, ou vous n'avez jamais su : *sicut palea* —, est-ce Saint Thomas encore, qui revient à Joyce, comme son œuvre en témoigne tout au long ?

Ou bien est-ce la psychanalyse qui atteste, sa convergence avec ce que notre époque accuse d'un débridement du lien, du lien antique dont se

Ce mot se légitime de *L'Ernout et Meillet*: *lino*, *litura*, *liturarius*. Il m'est venu, pourtant, de ce jeu du mot dont il arrive qu'on fasse l'esprit : le contrepet revenant aux lèvres, le renversement à l'oreille.

Ce dictionnaire (qu'on y aille) m'apporte auspice d'être fondé d'un départ que je prenais (partir, ici est répartir) de l'équivoque dont Joyce (James Joyce, dis-je) glisse d'a letter à a litter, d'une lettre (je traduis) à une ordure.

On se souvient qu'une "messe-haine" à lui vouloir du bien, lui offrait une psychanalyse, comme on ferait d'une douche. Et de Jung encore...

Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné, y allant tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin.

A faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore qui lui revient, comme l'œuvre en témoigne tout de son long ?

Ou bien la psychanalyse atteste-t-elle là sa convergence avec ce que notre époque accuse du débridement du lien antique dont se contient la

(1). Conférence du 12 mai 1971, incluse dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, au titre de la séance VII. Ce texte lui-même a été publié dans *Littérature*, n° 3, Paris, Larousse, 1971. Nous donnons la double transcription : à gauche, de l'enregistrement, à droite, de l'édition.

enregistrement

contient la pollution dans la culture ? J'avais brodé là-dessus comme par hasard un peu avant le mai de 68, pour ne pas faire défaut, ce jour-là, aux paumés de ces affluences que je me trouve maintenant déplacer, quand je fais visite quelque part : c'était à Bordeaux [, le spectacle (?)]. La civilisation, y rappelai-je en prémisse, c'est l'égout.

Il faut dire sans doute, que c'est peu après que ma proposition d'octobre 67 ait été accueillie comme on sait, c'est-à-dire dans doute que, en jouant de ça, j'étais un peu las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. Pourtant, on sait que je ne suis pas seul à, pour partage, l'avouère.

L'avouère, pour prononcer à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être. Cet avouère sauve l'honneur de la littérature et ce qui m'agrée assez me relève du privilège que je pourrais croire tenir de ma place.

La question est de savoir si ce dont les manuels semblent faire étal depuis qu'ils existent — je parle des manuels de littérature —, soit que la littérature soit accommodation des restes. Est-ce affaire de collocation dans l'écrit, de ce qui d'abord primitivement serait chant, mythe parlé, procession dramatique ?

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe — l'Œdipe du mythe — ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. C'est pas pareil. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski ne suffit pas pour dire que la critique de texte, jusqu'ici chasse gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Ici pourtant, mon enseignement a place dans un changement de configuration qui actuellement, sous couleur d'actualité, actuellement s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit. Mais ce changement — dont d'autres témoignages, par exemple que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu — montre qu'il repose peut-être sur un déplacement d'intérêt à quoi je m'accorde mieux.

Je suis, comme auteur, moins impliqué qu'on n'imagine. Mes *Écrits* : un titre plus ironique qu'on ne croit puisqu'il s'agit, en somme, soit de rapports, qui sont fonction de Congrès soit, disons, j'aimerais bien qu'on les entende comme ça, des lettres ouvertes où je [ne?] fais sans doute question, chaque fois, [que?] d'un pan de mon enseignement, mais enfin, ça en donne le ton.

Loin en tout cas de me commettre dans ce frotti-frotta littéraire, dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire.

Il est pourtant frappant que ce recueil de mes *Écrits*, je l'ai ouvert d'un article que j'isole en l'extrayant de sa chronologie — la chronologie y fait règle — et que là, il s'agisse d'un conte, lui-

édition

pollution dans la culture. J'avais brodé là-dessus, comme par hasard un peu avant le mai de 68, pour ne pas faire défaut au paumé de ces affluences que je déplace où je fais visite maintenant, à Bordeaux ce jour-là. La civilisation, y rappelai-je en prémisse, c'est l'égout.

Il faut dire sans doute que j'étais las de al poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. On sait que je ne suis pas seul, à, pour partage, l'avouer.

L'avouer ou, prononcé à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être, sauve l'honneur de la littérature, et me relève du privilège que je croirais tenir de ma place.

La question est de savoir si ce dont les manuels semblent faire étal, soit que la littérature soit accommodation des restes, est affaire de collocation dans l'écrit de ce qui d'abord serait chant, mythe parlé, procession dramatique.

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski ne suffit pas pour dire que la critique de textes, chasse jusqu'ici gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Ici mon enseignement a place dans un changement de configuration qui s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit, mais dont d'autres témoignages, par exemple, que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu, montrent un déplacement des intérêts à quoi je m'accorde mieux.

J'y suis comme auteur moins impliqué qu'on n'imagine, et mes *Écrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit : quand il s'agit soit de rapports, fonction de Congrès, soit disons de "lettres ouvertes" où je fais question d'un pan de mon enseignement.

Loin en tout cas de me commettre en ce frotti-frotta littéraire dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire.

Il est pourtant frappant que j'ouvre ce recueil d'un article que j'isole de sa chronologie, et qu'il s'y agisse d'un conte, lui-même bien particulier de ne pouvoir rentrer dans la liste ordonnée des

enregistrement

même, il faut le dire, bien particulier de ne pouvoir entrer dans la liste ordonnée — vous savez qu'on l'a faite — des situations dramatiques. Enfin laissons ça. Lui, le conte, il se fait de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive, au su de qui se passent ses "faire suivre" et de quels termes s'appuie que je puisse, moi, dire cette lettre, dire à propos d'elle qu'une lettre toujours en vient à sa destination. Et ceci après que, des détours qu'elle y a subis, dans le conte, le compte, si je puis dire, soit rendu sans aucun recours à son contenu, de la lettre. C'est cela qui rend remarquable l'effet qu'elle porte sur ceux qui, tour à tour, s'en font les détenteurs, tout arguant qu'ils puissent être du pouvoir qu'elle confère pour y prétendre que cet effet [dit (?)] puisse s'articuler, ce que je fais, moi, d'un effet de féminisation.

C'est là, je m'excuse d'y revenir, bien distinguer — je parle de ce que je fais — la lettre du signifiant même en tant qu'ici elle l'emporte, elle l'emporte dans son enveloppe, puisqu'il s'agit d'une lettre au sens du mot épistole. Or je prétends que je ne fais pas là, du mot "lettre", usage métaphorique, puisque justement le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message dont c'est l'écrit, donc proprement la lettre qui fait, seule, péripétie.

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait là donc porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait, d'être écrivain lui-même, à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à ne pas le dire tel quel, tel que je le dis, moi, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins, l'élosion, l'élosion de ce message n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait que ce soit de sa psycho-biographie ; bouchée plutôt qu'elle en serait, cette élosion.

Une psychanalyste qui, on s'en souvient peut-être, a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de sa serpillière. Elle y touche pas, la Marie ! — Voilà pour le texte de Poe.

Mais pour le mien, de texte, est-ce qu'il ne pourrait pas se résoudre par ma psycho-biographie à moi ? Le vœu que je formerais, par exemple, d'être lu un jour convenablement. Mais pour ça, pour que ça vaille, il faudrait d'abord qu'on développe — qui s'y emploierait, à cette interprétation —, développe ce que j'entends : que la lettre porte pour arriver *toujours*, je dis, à sa destination.

C'est là peut-être que je suis pour l'instant en cheville avec les dévots de l'écriture. Il est certain que comme d'ordinaire la psychanalyse ici reçoit de la littérature et elle pourrait d'abord en prendre cette graine qui serait, du ressort du refoulement, une idée moins psycho-biographique.

édition

situations dramatiques : celui de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive, d'au su de qui se passent ses renvois, et de quels termes s'appuie que je puisse la dire venue à destination, après que, des détours qu'elle y a subis, le conte et son compte se soient soutenus sans aucun recours à son contenu. Il n'en est que plus remarquable que l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour la détiennent, tout arguant du pouvoir qu'elle confère qu'ils soient pour y prétendre, puisse s'interpréter, ce que je fais, d'une féminisation.

Voilà le compte bien rendu de ce qui distingue la lettre du signifiant même qu'elle emporte. En quoi ce n'est pas faire métaphore de l'épistole. Puisque le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message dont la lettre y fait péripétie sans lui.

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait d'être écrivain à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à n'y pas le dire tel quel, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins l'élosion n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait de sa psychobiographie : bouchée plutôt qu'elle en serait.

(Ainsi la psychanalyste qui a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de son ménage).

Pas plus mon texte à moi ne saura it-il se résoudre par la mienne : le vœu que je formerais par exemple d'être lu enfin convenablement. Car encore faudrait-il pour cela qu'on développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver *toujours* à sa destination.

Il est certain que, comme d'ordinaire, la psychanalyse ici reçoit, de la littérature, si elle en prend du refoulement dans son ressort une idée moins psychobiographique.

enregistrement

Pour moi, si je propose le texte de Poe, avec ce qu'il y a derrière, à la psychanalyse, c'est justement de ce qu'elle ne puisse l'aborder qu'à y montrer son échec. C'est par là que je l'éclaire, la psychanalyse, et on le sait... on le sait que je... ce que j'invoque ainsi — c'est au dos de mon volume : j'invoque ainsi les Lumières. Pourtant je l'éclaire de démontrer où elle fait *trou*, la psychanalyse. Ça n'a rien d'illégitime : ça a déjà porté son fruit, on le sait depuis longtemps, en optique et la plus récente physique, celle du photon, s'en arme.

C'est par cette méthode que la psychanalyse pourrait mieux justifier son intrusion dans la critique littéraire. Ça voudrait dire que la critique littéraire viendrait effectivement à se renouveler de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, justement de ce que l'énigme reste de son côté ; qu'elle soit coite.

Mais ceux... ceux des psychanalystes dont ce n'est pas médire que d'avancer que, plutôt qu'ils ne l'exercent, la psychanalyse, ils en sont exercés, entendent mal mes propos, à tout le moins d'être pris en corps.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir. C'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste, à corriger mon tir de dire : savoir en échec, voilà où la psychanalyse se montre au mieux. Savoir en échec, comme on dit "figure en abîme", ça ne veut pas dire échec du savoir. Aussitôt j'apprends qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux, que j'ai dit *Ecrits : de la lettre l'instance* comme raison de l'inconscient ?

N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit, si fort de raison que ça s'avance. Dire cette raison moyenne extrême c'est bien montrer, je l'ai fait déjà à l'occasion, la bifidité où s'engage toute mesure. Mais n'y a-t-il rien dans le réel, qui se passe de cette médiation ? Ce pourrait être la frontière. La frontière, à séparer deux territoires, n'a qu'un défaut mais il est de taille : elle symbolise qu'ils sont de même tabac, si je puis dire. En tout cas, pour quiconque la franchit. Je ne sais pas si vous vous y êtes arrêtés, mais c'est le principe dont un jour un nommé von Uexküll a fabriqué le terme d'*Umwelt*. C'est fait sur le principe qu'il est le reflet de l'*Innenwelt* ; c'est la promotion de la frontière à l'idéologie. C'est évidemment un départ fâcheux qu'une biologie — car c'était une biologie qu'il voulait, avec ça, fonder, Uexküll —, une biologie qui se donne déjà tout au départ. Le fait de l'adaptation, notamment, qui fait le fond de ce couplage *Umwelt* et *Innenwelt*. Evidemment, la sélection... la sélection

édition

Pour moi si je propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance, c'est qu'elle y montre son échec. Et c'est par là que je l'éclaire : quand j'invoque ainsi les lumières, c'est de démontrer où elle fait *trou*. On le sait depuis longtemps : rien de plus important en optique, et la plus récente physique du photon s'en arme.

Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté.

Mais ceux dont ce n'est pas médire à avancer que, plutôt qu'ils l'exercent, ils en sont exercés, à tout le moins d'être pris en corps —, entendent mal mes propos.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir : c'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste à corriger mon tir d'un savoir en échec : comme on dit figure en abyme, ce n'est pas échec du savoir. J'apprends alors qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dit *Écrits, ..., de la lettre l'instance*, comme raison de l'inconscient ?

N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit si fort de raison que ça s'avance. La dire moyenne ou bien extrême, c'est montrer la bifidité où s'engage toute mesure, mais n'y a-t-il rien dans le réel qui se passe de cette médiation ? La frontière certes, à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure. C'est le principe de l'*Umwelt*, qui fait reflet de l'*Innenwelt*. Fâcheuse, cette biologie qui se donne déjà tout de principe : le fait de l'adaptation notamment : ne parlons pas de la sélection, elle franche idéologie à se bénir d'être naturelle.

enregistrement

ça ne vaut pas mieux, au titre de l'idéologie. C'est pas parce qu'elle se bénit elle-même d'être naturelle qu'elle l'est moins.

Je vais vous proposer quelque chose, comme ça, tout brutalement pour venir après *a letter, a litter*, moi je vais vous dire : la lettre n'est-elle pas le littéral à fonder dans le littoral ? Car ça, c'est autre chose qu'une frontière. D'ailleurs, vous avez pu remarquer que ça ne se comprend jamais. Le littoral, c'est ce qui pose un domaine tout entier comme faisant, à un autre, si vous voulez, frontière, mais justement de ceci qu'ils n'ont absolument rien en commun, même pas une relation réciproque.

La lettre, n'est-elle pas proprement littorale ? Le bord du trou dans le savoir que la psychanalyse désigne, justement quand elle aborde de la lettre, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine ?

Le drôle, c'est de constater comment la psychanalyse s'oblige en quelque sorte, de son mouvement même, à méconnaître le sens de ce que pourtant la lettre dit à la lettre, c'est le cas de le dire, quand toutes ses interprétations se résument à la jouissance.

Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait le littoral.

Tout ça n'empêche pas que tout ce que j'ai dit de l'inconscient, restant là, ait quand même la précédence, sans quoi ce que j'avance n'aurait absolument aucun sens. Il reste à savoir comment l'inconscient — que je dis être effet de langage, puisqu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante —, comment il commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'inscription du discours ne la rend pas du tout impropre à servir à ce que j'en fais, quand dans *l'instance de la lettre*, par exemple, dont je parlais tout à l'heure, je l'emploie à montrer le jeu de ce que l'autre appelle — Jean Tardieu — le mot pris pour un autre, voire le mot pris par un autre, autrement dit la métaphore et la métonymie, comme effets de la phrase. Elle symbolise donc aisément tous ces effets de signifiants, mais ça n'impose nullement qu'elle soit, elle, la lettre dans ces effets-mêmes, pour lesquels elle me sert d'instrument, qu'elle soit primaire.

L'examen s'impose moins de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui, du langage, appelle le littoral au littéral.

Rien de ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule — les énoncés, plus simplement, des faits de langage —, rien ne permet de confondre, comme il s'est fait, la lettre avec le signifiant. Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant et à l'affecter,

édition

La lettre n'est-elle pas... littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques.

Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit "à la lettre" par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou — de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance ?

Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ces effets primaire.

Un examen ne s'impose pas de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral au littéral.

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

enregistrement

qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui, du discours, qui m'importe, et justement, qui m'importe : dans un autre discours que j'épingle au temps venu du discours universitaire, soit, comme je l'ai souligné assez depuis un an et demi je pense, soit : du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment de l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours que de celui-là ; eut dû garder de produire ce discours que je désigne, pas plus, sans l'avouer de moi. On me l'a épargné, dieu merci. N'empêche qu'à m'importer, au sens que j'ai dit tout à l'heure, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* d'où décrire le fraying, le forage de routes imprécives, je n'en aurais pas pour autant pris la métaphore de l'écriture. Et justement c'est sur ce point que, l'*Esquisse*, je ne la trouve pas recevable. L'écriture n'est pas l'impression, n'en déplaie à tout ce qui s'est fait comme blabla sur le fameux *Wunderblock*.

Que je tire parti de la lettre appelée cinquante deuxième, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, et de repérer que c'est ce qu'il pouvait trouver de plus proche du signifiant à la date où Saussure ne l'avait pas encore remis au jour, ce fameux signifiant, qui ne date quand même pas de lui, puisqu'il date des stoïciens.

Que Freud l'écrive là de deux lettres, comme moi d'ailleurs je ne l'écris que d'une, ça ne prouve en rien que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer, pour vous aujourd'hui, d'indiquer le vif de ce qui me paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis : que l'habite qui parle.

J'en emprunterai les traits à ce que, d'une économie de langage, permet de dessiner ce que promet, à mon idée, que littérature peut être en train de virer à lituraterre.

N'allez pas vous étonner de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du pas dont la question elle-même s'avance. On pourra y voir... y voir s'affirmer ce que peut être une telle démonstration, que j'appelle littéraire. Je suis toujours un peu au bord. Pourquoi pas, cette fois-ci m'y lancer ?

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon, de ce que d'un premier... premier voyage, j'avais éprouvé de littoral. On peut m'entendre de ce que j'ai dit tout à l'heure de l'*Umwelt*, [que] j'ai répudié justement de ça : de rendre le voyage impossible, ce qui, si vous suivez mes formules, serait assurer son réel. Seulement voilà, c'est prématuré : c'est le départ

édition

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. Mais il m'importe dans un autre que j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment de l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours, eut dû garder de le produire, sans l'avouer de moi. Qu'on me l'épargne Dieu merci ! n'empêche pas qu'à m'importer au sens que je viens de dire, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* à se forer de route impressives, je n'en aurais pas pour autant pris métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaie au bloc magique.

Quand je tire parti de la lettre à Fliess 52°, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, de plus proche du signifiant, à la date où Saussure ne l'a pas encore reproduit (du *signans* stoïcien).

Que Freud l'écrive de deux lettres, ne prouve pas plus que de moi, que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer d'indiquer le vif de ce qui me paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis : que l'habite qui parle.

J'en emprunterai les traits à ce que d'une économie du langage permet de dessiner ce que promet à mon idée, que littérature peut-être vire à lituraterre.

On ne s'étonnera pas de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du pas dont la question se produit. En quoi pourtant peut s'affirmer ce qu'est une telle démonstration.

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon de ce que d'un premier j'avais éprouvé... de littoral. Qu'on m'entende à demi-mot de ce que tout à l'heure de l'*Umwelt* j'ai répudié comme rendant le voyage impossible : d'un côté donc, selon ma formule, assurant son réel, mais prématurément, seulement d'en rendre, mais de maldonne, impossible le départ, soit tout au plus

enregistrement

que ça rend impossible, sauf à chanter : "Partons, partons !"

Ça se fait d'ailleurs beaucoup. Je ne noterai qu'un moment de ce voyage : celui qu'il se trouve que j'ai recueilli, de quoi ? d'une route nouvelle qu'il s'est trouvé que j'ai prise, simplement de ceci que, la première fois que j'y suis allé, elle était simplement interdite. Il faut que j'avoue que ce ne fut pas à l'aller, le long du cercle arctique, qui trace cette route pour l'avion, que je fis lecture, de quoi ? de ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Je suis en train de vous faire un essai de *sibériéthique*. Cet essai n'aurait pas vu le jour si la méfiance des soviétiques — pas seulement pour moi, pour les avions — m'avait laissé voir les villes, les industries, les installations militaires qui font le prix de la Sibérie. Mais enfin, cette méfiance, c'est là une condition que nous appellerons accidentelle. Pourquoi même pas *occidentelle*, si on y met de l'occire un peu ? L'amoncellement du Sud Sibérien, c'est ça qui nous pend au nez !

La seule condition décisive est ici la condition de littoral justement. Pour moi, parce que je suis un petit peu dur de la feuille, elle n'a joué qu'au retour, d'être littéralement ce que le Japon, de sa lettre, m'ait sans doute fait ce petit peu trop de chatouillement qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente. Je dis que je le ressens parce que bien sûr, pour le repérer, le prévoir, j'avais déjà fait ça ici, quand je vous ai parlé un petit peu de la langue japonaise ; de ce qui, cette langue proprement la fait : c'est l'écriture. Je vous ai déjà dit ça.

Il a fallu sans doute pour ça, pour ce petit peu trop qu'il me fallait, que ce qu'on appelle l'art représente quelque chose. Ça tient dans le fait de ce que la peinture japonaise y démontre de son mariage à la lettre, très précisément sous la forme de la calligraphie.

Ça me fascine, les choses qui pendent — *kakemono*, c'est comme ça que ça se jaspine —, les choses qui pendent aux murs de tout musée là-bas, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, très peu, mais qui si peu que je les sache me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprends ne valoir que du signifiant. Vous vous rappelez ? Un trait est toujours vertical. C'est toujours vrai s'il n'y a pas de trait.

Donc, dans la cursive, le caractère je ne l'y retrouve pas — parce que je suis novice, mais ce n'est pas l'important —, car ce que j'appelle le singulier peut appuyer une forme plus ferme. L'important c'est ce qu'il y ajoute. C'est une dimension, ou encore, comme je vous ai appris à jouer de ça, une *demansion*, là où demeure ce que je vous ai déjà introduit, je crois, dans quelque

édition

de chanter "Partons".

Je ne noterai que le moment que j'ai recueilli d'une route nouvelle, à la prendre de ce qu'elle ne fut plus comme la première fois interdite. J'avoue pourtant que ce ne fut pas à l'aller le long du cercle arctique en avion, que me fit lecture ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Mon essai présent, en tant qu'il pourrait s'intituler d'une sibériéthique, n'aurait donc pas vu le jour si la méfiance des soviétiques m'avait laissé voir les villes, voire les industries, les installations militaires qui leur font prix de la Sibérie, mais ce n'est que condition accidentelle, quoique moins peut-être à la nommer occidentale, à y indiquer l'accident d'un amoncellement de l'occire.

Seule décisive est la condition littorale, et celle-là ne jouait qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon de sa lettre m'avait sans doute fait ce petit peu trop qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente, puisque après tout j'avais dit que c'est là ce dont sa langue s'affecte éminemment.

Sans doute ce trop tient-il à ce que l'art en véhicule : j'en dirai le fait de ce que la peinture y démontre de son mariage à la lettre, très précisément sous la forme de la calligraphie.

Comment dire ce qui me fascine dans ces choses qui pendent, *kakémono* que ça se jaspine, pendent aux murs de tout musée en ces lieux, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprends ne valoir que du signifiant : je ne l'y retrouve plus mais c'est que je suis novice. Là au reste n'était pas l'important, car même à ce que ce singulier appuie une forme plus ferme, et y ajoute la dimension, la demansion, ai-je déjà dit, la demansion du papeludun, celle dont s'évoque ce que j'instaure du sujet dans le Hun-En-Peluca, à ce qu'il meuble l'angoisse de l'Achoso, soit ce que je connote du petit *a* ici fait l'objet d'être enjeu de quel pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.

enregistrement

avant ou avant dernier séminaire, d'un mot que j'écris, pour m'amuser, le *papludun*. C'est la demansion dont vous savez qu'elle me permet, [on peut le dire, tout ça (?)], du petit jeu des mathématiques de Peano, etc. et de la façon dont il faut que Frege s'y prenne pour réduire la série des nombres "naturels" — entre guillemets — à la logique, celle donc dont j'instaure le sujet dans ce que je vais appeler aujourd'hui encore, puisque je fais de la littérature et que je suis gai, vous allez le reconnaître, je l'avais écrit sous une autre forme, [ces derniers temps, (?)] celle-ci : le *Hunen-peluce*. Ça sert beaucoup Hun, ça se met à la place de ce que j'appelle l'Achose — avec un grand A — et ça la bouche du petit *a*, dont ce n'est peut-être pas par hasard qu'il peut se réduire comme ça, [désigné (?)] à une lettre. Au niveau de la calligraphie, c'est cette lettre qui fait l'enjeu d'un pari ; d'un pari — mais lequel ? — qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.

Voilà c'est comme ça qu'invinciblement m'apparut — dans une circonstance qui est à y retenir, à savoir d'entre les nuages —, m'apparut le ruissellement qui est seule trace à apparaître d'y opérer, plus encore que d'en indiquer le relief, sous cette latitude dans ce qu'on appelle la plaine sibérienne ; plaine vraiment désolée, au sens propre, d'aucune végétation que de reflets ; reflets de ce ruissellement, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement ? C'est un bouquet. Ça fait bouquet de ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit en son temps, mais on oublie toujours une partie de la chose, je l'ai dit à propos du trait unaire : c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet. Il se marque donc en deux temps, ce qui distingue ce qui est rature.

Litura, lituraterre. Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, cette rature, c'est reproduire cette moitié [il n'y en a pas de sienne part (?)], cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis un bout de temps — mais il doit y en avoir de moins en moins — doivent se souvenir de ce qu'un jour j'ai fait récit des aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature, seule, définitive, c'est ça l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer. Essayez de faire simplement — ce que je ne vais pas faire parce que je la raterais, d'abord parce que je n'ai pas de pinceau —, essayez de faire cette barre horizontale, qui se trace de gauche à droite, pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, franchement. Vous mettrez très longtemps à trouver de quelle rature ça s'attaque et de quel suspens ça s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable. C'est sans espoir pour un occidenté.

édition

Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien : d'entre-les-nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Tel est l'exploit de la calligraphie. Essayez de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, vous mettrez longtemps à trouver de quel appui elle s'attaque, de quel suspens elle s'arrête. A vrai dire, c'est sans espoir pour un occidenté.

enregistrement

Il faut un train différent qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que, ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision de ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.

Il faut vous dire que la peinture japonaise, tout à l'heure je vous ai dit qu'elle s'entremêle si bien de calligraphie — et après tout pourquoi pas — et que là, le nuage n'y manque pas. C'est de là où j'étais à cette heure que j'ai vraiment bien compris quelle fonction avaient ces nuages... ces nuages d'or qui littéralement bouchent, cachent toute une partie des scènes qui, dans des lieux — des lieux qui sont des choses qui se déroulent dans un autre sens, celles-là. On les appelle makemono —, président à la répartition des petites scènes. Pourquoi [se peut-il, puisque des gens comme ça (?)] savent dessiner... éprouvent-ils le besoin de les entremêler de ces amas de nuages, si ce n'est précisément que c'est ça qui y introduit la dimension de signifiant ? La lettre qui fait peinture, s'y distingue.

Cette rupture donc, du semblant, qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, c'est ça, je vous l'ai déjà dit : la science s'opère au départ de la façon la plus sensible de l'effort d'en percer l'aspect. Mais du même coup ça doit être aussi que ce soit d'en congédier ce qui, de cette rupture, ferait jouissance, c'est-à-dire d'en dissiper ce qu'elle soutient, cette hypothèse, pour m'exprimer ainsi de la jouissance, qui fait le monde en somme, car l'idée de monde, c'est ça. Penser qu'il soit fait d'une pulsion telle, qu'aussi bien s'en figure le vide.

Eh bien ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le réel — c'est là le point important —, dans le réel, se présente comme ravinement.

C'est là [que naît ce (?)] par quoi l'écriture peut être dite, dans le réel, le ravinement du signifié, soit ce qui a plu du semblant en tant que c'est ça qui fait le signifiant. L'écriture ne décalque pas le signifiant : elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées.

édition

Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière à suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi bien l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie.

Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement.

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plu du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées.

enregistrement

Comme bien entendu, je ne suis pas sûr que mon discours s'entende, il va falloir quand même que je fasse l'épingle d'une opposition. L'écriture, la lettre, c'est dans le réel et le signifiant, dans le symbolique. Comme ça, ça pourra faire pour vous ritournelle.

J'en reviens à un moment plus tard quand l'avion a avancé un peu, comme ça — je vous ai dit que c'était sur le voyage de retour. Alors, là, c'est ça qui est frappant, c'est de les voir apparaître : il y a d'autres traces qui se voient se soutenir en isobares, elles. Evidemment, elles s'aident de temps en temps d'un remblai... enfin, en gros, isobares. Ça les fait normales à celles dont la pente, qu'on peut appeler suprême, du relief se marque des courbes.

Là où j'étais, c'était très clair. J'avais déjà vu, à Osaka, comment les... les autoroutes paraissent descendre du ciel : il n'y a que de là qu'elles ont pu se poser comme ça, les unes au-dessus des autres. Il y a une certaine architecture japonaise, la plus moderne, qui sait très bien retrouver l'ancienne. L'architecture japonaise, ça consiste essentiellement en un battement d'une aile d'oiseau.

Ça m'a aidé à comprendre de voir tout de suite que le plus court chemin d'un point à un autre, ce ne serait jamais montré à personne s'il n'y avait pas le nuage. Comment ça se fait une route ? Jamais personne au monde ne suit la ligne droite : ni l'homme, ni l'amibe, ni la mouche, ni la branche, ni rien du tout. Aux dernières nouvelles, on sait que le trait de lumière non plus ne la suit pas, tout à ait solidaire de la courbure universelle.

La droite, là-dedans, ça inscrit tout de même quelque chose. Ça inscrit la distance, mais la distance — *cf.* loi de Newton —, ça n'est absolument rien qu'un facteur effectif d'une dynamique que nous appellerons de cascade, celle qui fait que tout ce qui choit suit une parabole.

Donc, il n'y a de droite que d'écriture, d'arpentage que du ciel.

Mais ce sont l'un et l'autre, en tant que tels, de soutenir la droite, ce sont artefacts, à n'habiter que le langage. Il ne faudrait quand même pas l'oublier. Notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés.

Sous le pont Mirabeau, certes — comme sous celui d'une revue qui fut la mienne, là où j'avais foutu comme enseigne un pont-oreille emprunté à Orus Apollo —, sous le pont Mirabeau coule la Seine, primitive. C'est une Seine telle, ne l'oubliez pas, à relire Freud, qu'y peut y battre le V romain de l'heure cinq. C'est dans *L'Homme aux loups*. Mais qu'aussi bien on n'en jouit pas, que n'y pleuve l'interprétation.

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, c'est là le pas qu'elle a franchi,

édition

Plus tard de l'avion se virent à s'y soutenir en isobares, fût-ce à obliquer d'un remblai, d'autres normales à celles dont la pente suprême du relief se marquait de cours d'eau.

N'ai-je pas vu à Osaka comment les autoroutes se posent les unes sur les autres comme planeurs venus du ciel ? Outre que là-bas l'architecture la plus moderne retrouve l'ancienne à se faire aile à s'abattre d'un oiseau.

Comment le plus court chemin d'un point à un autre se serait-il montré sinon du nuage que pousse le vent tant qu'il ne change pas de cap ? Ni l'amibe, ni l'homme, ni la branche, ni la mouche, ni la fourmi n'en eussent fait exemple avant que la lumière s'avère solidaire d'une courbure universelle, celle où la droite ne se soutient que d'inscrire la distance dans les facteurs effectifs d'une dynamique de cascade.

Il y a de droite que l'écriture, comme d'arpentage que venu du ciel.

Mais écriture comme arpentage sont artefacts à n'habiter que le langage. Comment l'oublierions-nous quand notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés ?

Sous le pont Mirabeau certes, comme sous celui dont une revue qui fut la mienne se fit enseigne, à l'emprunter ce pont-oreille à Horus-Apollon, sous le pont Mirabeau, oui, coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (*cf. L'Homme aux Loups*). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation.

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce

enregistrement

implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation.

C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas du tout repos, pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'avérait plus avertie.

[...] Il suffirait peut-être que, pour mettre notre espoir ailleurs — ce que font mes littérateurs, si je peux les faire mes compagnons —, il suffirait que, de l'écriture, nous tirions un autre parti que de tribune ou tribunal pour que s'y jouent d'autres paroles, à nous en faire nous-mêmes, à nous en faire le tribut.

Je l'ai dit, et je ne l'oublie jamais : il n'y a pas de métalangage. Toute logique est faussée de prendre départ du langage-objet, comme immanquablement elle le fait jusqu'à ce jour. Il n'y a donc pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage pourrait peut-être être matériel de force à ce que s'y changent nos propos. Je ne vois pas d'autre espoir pour ce qui actuellement s'aiguise.

Est-il possible en somme, du littoral, de constituer tel discours qui se caractérise — j'en pose la question cette année — de ne pas s'émettre du semblant ? C'est évidemment la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle elle-même est un fait de littoral et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien, sinon à montrer la cassure que seul un discours peut produire. Je dis produire, mettre en avant avec effet de production. C'est le schéma de mes quadripodes de l'année dernière.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition, que j'épingle de lituraterrir, c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique.

Il est de fait que dans la science, l'écriture a fait merveille, et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir.

Cependant la science physique se trouve... va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits par la pollution — il y a déjà des scientifiques qui y sont sensibles —, par la pollution de ce que, du terrestre, on appelle, sans plus de critique, environnement. C'est l'idée de Uexküll : *Umwelt*, mais béhaviourisée, c'est-à-dire complètement crétinisée.

Pour lituraterrir moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait ici dans le ravinement, image certes, mais aucune métaphore : l'écriture *est* ce ravinement. Ce que j'ai écrit là y est compris. Quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire et pas moins, naturellement, ce dont je me prive. Ça m'occupe, votre affluence. Le ravinement, je l'ai préparé.

édition

qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation.

C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avertie.

Il suffirait peut-être, on se dit ça sans doute, que de l'écriture nous tirions un autre parti que de tribune ou de tribunal, pour que s'y jouent d'autres paroles à nous en faire le tribut.

Il n'y a pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage est matériel peut-être de force à ce que s'y changent nos propos.

Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant ? Là est la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle est elle-même fait de littoral : et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien que la cassure, que seul un discours peut produire, avec effet de production.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition de lituraterrir, c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique.

Il est de fait que l'écriture y a fait merveille et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir.

Cependant la science physique se trouve, va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits, par la pollution de ce que du terrestre on appelle, sans plus de critique de l'*Umwelt*, l'environnement : c'est l'idée d'Uexküll béhaviourisée, c'est-à-dire crétinisée.

Pour lituraterrir moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait dans le ravinement qui l'image, aucune métaphore. L'écriture est ce ravinement même, et quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire : pas moins par là celles dont je me prive, car ça m'occupe.

enregistrement

Qu'il y ait, inclus dans la langue japonaise — c'est là que je reprends —, un effet d'écriture, l'important — ce qui nous y offre ressource peut être exempt à lituraterre —, l'important, c'est que l'effet d'écriture reste attaché à l'écriture. Que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais, cette écriture spécialisée puisse se lire de deux prononciations différentes : en *on-yomi* — je ne suis pas là en train de vous jeter de la poudre aux yeux, je vous dirai le moins de japonais que je pourrai —, *on-yomi*, c'est comme ça que ça s'appelle, et sa prononciation en caractère... en caractère ça se prononce comme tel distinctement ; en *kun-yomi*, de la façon dont ça se dit en japonais, ce que le caractère veut dire.

Vous allez naturellement vous foutre dedans, c'est-à-dire que sous le prétexte que le caractère est lettre, vous allez croire que je suis en train de dire que dans le japonais, les épaves du signifiant courent sur le fleuve du signifié. C'est la lettre, et non pas le signifiant, qui ici fait appui de signifiant, et comme n'importe quoi d'autre, à suivre la loi de métaphore dont j'ai rappelé ces derniers temps qu'elle fait l'essence du langage. C'est toujours d'ailleurs de là où il est, le langage : du discours, qu'il prend quoi que ce soit au filet du signifiant, donc l'écriture elle-même.

Seulement voilà, elle est promue de là à la fonction d'un référent, aussi essentiel que toutes choses et c'est ça qui change le statut du sujet : c'est par là qu'il s'appuie sur un ciel constellé et non seulement sur le trait unaire pour son identification fondamentale. Eh bien justement, il y en a trop. Trop d'appuis, c'est la même chose que de n'en pas avoir. C'est pour ça qu'il prend appui ailleurs, sur le *Tu* et qu'en japonais, on voit toutes les formes grammaticales : pour le moindre énoncé [...] il y a des manières plus ou moins polies de le dire, selon la façon dont je l'implique dans le *Tu*. Je l'implique si je suis japonais. Comme je ne suis pas japonais, je ne le fais pas : ça me fatiguerait.

Comme serait vraiment à la portée de tout le monde d'apprendre le japonais quand vous aurez vu que la moindre chose y fait sujet de variations dans l'énoncé, qui sont des variations de politesse, vous aurez appris quelque chose.

Vous aurez appris qu'en japonais, la vérité renforce la structure de fiction que j'y dénote, justement d'y ajouter les lois de la politesse.

Singulièrement, ça semble porter le résultat de ce qu'il n'y ait rien à défendre du refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de cette référence à la lettre.

En d'autres termes, le sujet est divisé, comme partout, par le langage mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et

édition

Je voudrais témoigner de ce qui se produit d'un fait déjà marqué : à savoir celui d'une langue, le japonais, en tant que la travaille l'écriture.

Qu'il y ait inclus dans la langue japonaise un effet d'écriture, l'important est qu'il reste attaché à l'écriture et que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais elle puisse se lire de deux prononciations différentes : en *on-yomi* sa prononciation en caractère, le caractère se prononce comme tel distinctement, en *kun-yomi* la façon dont se dit en japonais ce qu'il veut dire.

Ça serait comique d'y voir désigner, sous prétexte que le caractère est lettre, les épaves du signifiant courant aux fleuves du signifié. C'est la lettre comme telle qui fait appui au signifiant selon sa loi de métaphore. C'est d'ailleurs : du discours, qu'il la prend au filet du semblant.

Elle est pourtant promue de là comme référent aussi essentiel que toute chose, et ceci change le statut du sujet. Qu'il s'appuie sur un ciel constellé, et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale, explique qu'il ne puisse prendre appui que sur le *Tu*, c'est-à-dire sous toutes les formes grammaticales dont le moindre énoncé se varie des relations de politesse qu'il implique dans son signifié.

La vérité y renforce la structure de fiction que j'y dénote, de ce que cette fiction soit soumise aux lois de la politesse.

Singulièrement ceci semble porter le résultat qu'il n'y ait rien à défendre de refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de la référence à la lettre.

En d'autres termes le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et

enregistrement

l'autre de l'exercice de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à mon cher ami Roland Barthes ce sentiment enivré que, de toutes ses bonnes manières, le sujet japonais ne fait, en bloc, rien. Du moins est-ce ce qu'il dit et que je vous recommande, car c'est une œuvre sensationnelle.

*L'Empire des signes*¹, il intitule ça. Dans les titres on fait, des termes, souvent un usage impropre. Enfin, on fait ça pour les éditeurs. Ce qui veut dire évidemment que c'est l'empire des semblants. Il suffit de lire le texte pour s'en apercevoir.

Enfin, le japonais, le japonais mythique, le petit japonais du commun, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise — du moins c'est ce que j'ai entendu là-bas. Et en effet, quelque excellent qu'est l'écrit de Roland Barthes, j'y opposerai ce que je dis aujourd'hui, à savoir que rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant, en ceci d'abord que le premier est godet, prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice.

D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui, en fin de compte, ne cache rien. Il n'a qu'à vous manipuler, et je vous assure qu'il ne s'en prive pas. C'est pour moi un délice, car en fin de compte j'adore ça. Vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose, justement, de pouvoir se décomposer. Le *bunraku*, hein — peut-être que vous avez vu ça, certains d'entre vous, quand ils sont passés à Paris —, le *bunraku* — j'ai été le revoir là-bas, je l'avais déjà vu la première fois —, eh bien, le *bunraku*... le *bunraku*, c'est là son ressort, il fait voir la structure toute ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes. Vous savez qu'on voit à côté de la marionnette, exactement à découvert, les gens qui y opèrent.

Aussi bien, comme au *bunraku*, tout ce qui se dit dans une conversation japonaise pourrait-il aussi bien être lu par un récitant. C'est là ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir [...] d'une interprète, [...] d'une interprète. On est tout à fait heureux : on peut se doubler d'une interprète, ça ne nécessite en aucun cas une interprétation.

Vous vous rendez compte, si j'étais soulagé ! Le japonais, c'est la traduction perpétuelle du fait de langage.

Ce que j'aime — je vais finir là-dessus —, c'est que la seule communication que j'y ai eue — hors les européens bien sûr, avec lesquels je sais m'entendre selon notre malentendu culturel —, la seule que j'ai eue avec un japonais c'est aussi la

édition

l'autre de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à Roland Barthes ce sentiment enivré que de toutes ces manières le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. *L'empire des signes*, intitule-t-il son essai voulant dire : empire des semblants.

Le japonais, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise. Car rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier est godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice.

D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui en fin de compte ne cache rien. Il n'a qu'à vous (manipuler) : vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer. Le *bunraku*, théâtre des marionnettes, en fait voir la structure toute ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes.

Aussi bien, comme au *bunraku* tout ce qui se dit pourrait-il être lu par un récitant. C'est ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'un ou d'une interprète, justement de ce qu'il ne nécessite pas l'interprétation.

C'est la traduction perpétuelle faite langage.

Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y aie eue (hors les Européens avec lesquels je sais manier notre malentendu culturel), c'est aussi la seule qui là-bas comme ailleurs puisse être communication, de n'être pas dialogue : à

(1). Roland Barthes, *L'empire des signes*, Genève, A. Skira, 1970.

enregistrement

seule qui, là-bas comme ailleurs, puisse être une communication, de n'être pas dialogue, c'est une communication scientifique.

J'ai été voir un éminent biologiste, que je ne nommerai pas en raison des règles de la politesse japonaise et de ce que je vais dire. Ça l'a poussé à me démontrer ses travaux, naturellement, là où ça se fait : au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche nullement ce qu'il a écrit, ses formules, d'être entièrement valables — comme les miennes, là où elles sont, au tableau —, valables pour les molécules dont mes descendants se feront sujets sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettais ce qui rendait vraisemblable que, moi, je les classe parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture — ça n'ôte rien aux avantages que nous pouvons prendre de la critique littéraire — ne me semble — pour fermer la boucle sur quelque chose de cohérent, en raison de ce que j'ai déjà avancé —, ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre ce "c'est écrit" impossible dont s'instaurera peut-être un jour le rapport sexuel.

édition

savoir la communication scientifique.

Elle poussa un éminent biologiste à me démontrer ses travaux, naturellement au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche pas d'être valable ce qui restait écrit là. Valable pour les molécules dont mes descendants se feront sujets, sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettais ce qui rendait vraisemblable qu'avec moi je les classe de pure logique, parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre un "c'est écrit" dont s'instaurerait le rapport sexuel.

